

EIDESIS

palimpseste
d'étoiles

La lettre
peinte, écrite
et interprétée

Philippe Hillenweck
Denis Grienenberger
Michel Forné

MOTS D'EMPLOI

Hors donc, chère lectrice, cher lecteur, vous tenez entre vos mains un livre de papier, un vrai et non pas l'un de ces objets numériques sophistiqués mais un peu frusquets. Vous serez libre de le parcourir comme bon vous semblera, mais sachez que les près de trois cents milliards de neurones qui composent (a priori...) les trois cerveaux de leurs auteurs, se sont associés pour le concevoir suivant une certaine trame. Et bien que nous ayons voulu la rendre la moins rigide possible, elle s'articule toutefois autour de trois axes principaux :

Les lettres de l'alphabet en furent le point de départ et chacune donna naissance à un titre. À partir de là, le peintre et le romancier se partagèrent ces vingt-six occurrences. Le premier se laissa alors pénétrer par ses titres et les lettres qui les initiaient, et en créa une abstraction picturale. Le second suivit le même chemin dans une épiphanie narrative.

En un second temps, celui des deux qui n'avait pas pris l'initiative du travail se raccrochait à celui de l'autre pour y apporter la singularité de sa propre touche. Et plus d'une fois, sans s'être concertés sur les chaînes d'idées qui avaient donné corps à leurs créations, des liens étonnants apparurent avec des effets de saisissantes surprises après-coup. Chaque lecteur pourra peut-être repérer plus d'un de ces liens en cours de route.

Dans un troisième temps, le psychanalyste se risquait à « l'ouvrir » pour en dire quelque chose. Parler est toujours un peu risqué pense-t-on parfois, car sait-on jamais quel sera le contenu d'une phrase avant de l'avoir énoncée... ? Il se laissait donc, lui aussi, traverser par l'image et par son binôme textuel. Oui, vous avez bien lu « textuel » et non pas « sexuel », parce que quand un psychanalyste parle, on lui suppose toujours quelques pensées plus ou moins lubriques. Mais lubrique n'est pas libidinal. Autant le premier sent le trottoir et la perversité, autant le second sent la poudre et fait des étincelles. La libido est cette formidable énergie qui vit en nous. C'est l'énergie de nos pulsions, tantôt prêtes à créer, tantôt prêtes à détruire comme nous le verrons dans certaines séquences.

Sigmund Freud avait bien raison quand il énonçait que dans la vie tout n'était pas sexuel, mais que le sexuel se mêlait de tout. Alors oui, cet ouvrage souffle le chaud et l'effroi et vous y serez doucement ballottés, d'autant plus que vous vous laisserez porter par ses vagues.



Qu'en est-il de la « compréhension » des œuvres que vous verrez et lirez au cours de ces pages ? Une telle question revient souvent dans le domaine des arts, a fortiori si vous êtes du genre « cartésien ». Faudra-t-il forcément les « comprendre » ou leur donner un sens « fini », si tant est que ce soit possible ?

Nous avons tous une inclination naturelle à vouloir mettre du rationnel face à ce que nous ne comprenons pas, ou à ce qui nous dépasse. Que ce soit lors d'événements de la vie ou dans la contemplation d'œuvres d'art plus ou moins absconses.

Pour avoir approché le Réel d'assez près, c'est-à-dire ce « lieu » d'un impossible à penser, le psychanalyste devrait avoir perdu toute illusion de compréhension totale. Toutefois, pour espérer approcher d'un peu plus près le travail de ses deux compères, il a jugé pertinent de s'entretenir avec chacun d'eux à propos des sources d'inspiration qui ont donné naissance à leurs créations respectives. Au fil de ses textes, se transcrira alors quelque chose de ces témoignages en tentant d'y créer du lien.

Ainsi, après chaque lettre alphabétique présentée en peinture et en texte, l'héritier de Sigmund Freud – au sens où Johann Wolfgang von Goethe disait que chacun avait à « acquérir » son héritage afin de le « posséder » – proposera une sorte d'interprétation. Mais non point une interprétation au sens psychanalytique du terme, qui n'aurait pas du tout sa place ici. Pas non plus une interprétation « psychologisante » de bazar qui serait indécente et ridicule, mais plutôt une association plus ou moins libre des idées, passant des tableaux aux textes et des textes aux tableaux, y compris et surtout dans leurs interstices. Une sorte de « chaînage » tenant

compte de certains éléments biographiques de leurs auteurs. Quelques-unes de ces réflexions pourront vous apparaître profondes, tout comme d'autres vous demanderont de supporter un relatif degré d'absurde. Ce troisième homme « artistera » ainsi, à sa façon, l'écho lointain d'une genèse toujours unique. Il sera le porte-parole respectueux d'un savoir pourtant à jamais inaccessible, que le peintre et l'écrivain ne cesseront d'évoquer en revisitant les grands thèmes qui traversent nos vies à tous : la peur, la vie, la mort, l'amour, l'argent, les parents, les enfants, le sexe, l'humour, la haine, le pouvoir, l'angoisse, le temps, le manque, etc.



Et si ce livre devait susciter en vous quelque trouble, qu'il échouait à vous laisser tranquilles : dites-vous, et c'est tout sauf une pirouette, que ce sera alors là sa réussite. Et pourquoi en serait-il ainsi, vous demanderez-vous peut-être ? Parce que l'art n'est jamais aussi opérant que quand il ne laisse pas indifférent. Quand il nous dit : « Vois au lieu de regarder », « Pense au lieu de te détourner », « Entends au lieu de simplement écouter ». Quand il nous invite à « goûter au lieu de faire la fine bouche » et à nous retenir au lieu « d'évacuer trop vite ce qui nous fait ch...aque fois la même chose ».

À L'IMAGE D'UN DÉBUT DE CONSTRUCTION

DENIS GRIENENBERGER

Le vent bruisse dans les arbres, mais ce n'est pas ça. Les oiseaux chantent, mais le sifflement ne vient pas du haut. Il est omniprésent, mais difficile à localiser. Un essaim d'abeilles produirait un son bien plus grave, des moustiques un son bien plus agaçant. Un cours d'eau au loin ? Non plus ! C'est très léger, aérien, comme le bruit du sable qui s'écoule le long d'une grande dune dans le désert, une caresse pour l'oreille.

Je me déplace, le son varie en intensité ; dix mètres plus loin, je n'entends presque plus rien, je reviens sur mes pas, quitte le chemin de forêt et m'enfonce dans les bois. Le bruissement prend de l'ampleur. Je n'y crois pas encore, pas chez nous, en Europe ! Je suis face à une fourmilière ! Un petit monticule grouillant de vie d'un mètre de diamètre. Je me penche, de simples fourmis de la forêt noire, de cinq à

six millimètres de longueur. Ce sont elles qui produisent ce son !

Leurs milliards de pattes crissent sur les feuilles sèches du sous-bois et génèrent ce chant presque subliminal !

Ces innombrables architectes suivent un instinct dont les hommes ne savent pas où il est inscrit : dans leurs gènes ? Dans une culture qu'ils se transmettent ? Le chant de leur construction savante se répercute dans la forêt pour qui sait retenir son souffle et écouter le fruit de leur labeur, toujours répété depuis des millions d'années.

En poursuivant mon exploration à travers la forêt, je tombe sur des poteaux rouges, à quelques mètres des fourmilières. La trace des hommes, qui suivent, et protègent (?) le labeur des minuscules architectes.



À l'image d'un début de construction, 2013, huile sur toile, SBD, 89 x 116 cm

A

MICHEL FORNÉ

1. C'est l'artiste qui anticipe le psychanalyste. Ce dernier court derrière. Il court *nachträglich*, comme disait Sigmund Freud. Dans ce premier tableau, Philippe Hillenweck part-il de chiffres (1.8.8.9) ou de lettres (F.L.) ? Envisageons les deux. Les chiffres sont une date : l'Exposition universelle de Paris. Les lettres sont un architecte : Eiffel qui y présenta sa tour de génie. Le peintre les compose inachevés sur une toile aux allures mécaniques. Au bec d'une cigogne transmuée en grue, l'être nouveau se fait lettre construite. Mais cette annonce surgissant de la vieille dame inscrit-elle un début ou une fin ? Donner la vie revient aussi à donner la mort, l'une ne va pas sans l'autre et aucune croissance n'existe qui serait infinie. Le A, première lettre de notre alphabet, est une voyelle déchirant ici les ténèbres de l'absence, par un semblant de sang rouge. Deux rondelles vides en sont expulsées. Est-ce une déliaison borroméenne ou quelques éclats usinés ?

2. De l'infiniment grand à l'infiniment petit, Denis Grienberger y retrouve quant à lui une expérience sensorielle. Il la réédite chaque année, répondant à un étrange appel. Celui

de la rencontre avec une fourmilière en pleine effervescence. Les milliards de pattes de ces infatigables insectes, également architectes, font vibrer leur cité troglodyte et la nature alentour. Ce peuple lilliputien, présent bien avant nous sur Terre, palpite au rythme de son instinct, reproduisant depuis des millénaires les conditions de sa survie. « Ceux qui ne connaissent pas leur histoire sont condamnés à la répéter, disent les historiens, et ceux qui la connaissent sont condamnés à voir ceux qui ne la connaissent pas la répéter. » Elles, reproduisent sans cesse les mêmes séquences et ont ainsi réussi à s'adapter. Le romancier nous emmène-t-il au cœur de la Forêt noire à deux pas d'ici ? Les fourmis sont-elles des fourmis rouges ? Elles cheminent en tout cas le long de routes phéromonales, érythrocytes myrmécéens irriguant les capillaires de la nature. Nous, les Hommes, délimitons leurs territoires par des poteaux pareillement colorés, histoire d'observer les mœurs de ces hyménoptères sociaux qui font partie intégrante des mouvements du monde.



À l'image d'un début de construction, détail

B, COMME N'AI-JE BESOIN DE TE LE RAPPELER

DENIS GRIENENBERGER

Sept heures trente du matin, François se lève, ils sont en vacances dans le sud de la France avec son épouse Thérèse. Retraités tous les deux, ils ont pris une dizaine de jours pour rejoindre le soleil méridional, près de Tarbes, comme chaque année. Passionnés de randonnées et de visites culturelles, ils quittent leur domicile alsacien deux à trois fois l'an. Ils n'ont pendant ces « vacances » aucun enfant ni petit-enfant à gérer, juste leur liberté des vingt ans retrouvée. Ce matin, le soleil est radieux, un ciel sans nuages annonce une magnifique journée.

Thérèse a soixante-cinq ans, François soixante et onze. Elle s'habitue à la lenteur matinale de son mari, ainsi qu'à la sienne. Ils vieillissent tous les deux lentement, mais sont en bonne forme. Mais ce matin, alors qu'elle rejoint François dans la petite cuisine de l'appartement qu'ils ont loué, elle le trouve... bizarre. Il est au milieu de la pièce, se tourne et se retourne... Il semble désorienté. Ils s'embrassent, elle prépare le café, le prie de mettre la table, ce qu'il fait.

Il lui demande ce qu'ils ont prévu de faire aujourd'hui. Elle lui répond.

Tout est normal, il a du mal à atterrir ce matin, c'est tout, se dit-elle.

Mais une nouvelle question de sa part lui fait l'effet d'un coup de poing dans le ventre. Elle se retourne vers lui, quittant la cafetière et les œufs au plat des yeux; en vacances, ils se préparent toujours de copieux petits déjeuners pour sauter le repas de midi; et elle le retrouve dans la même position désorientée qu'au lever.

La troisième question, identique, est pour elle la terrible confirmation qui lui donne des frissons d'angoisse, une décharge d'adrénaline dans tout le corps. Il lui repose la même question : « Qu'avons-nous prévu pour aujourd'hui ? », comme s'il n'avait une fois de plus pas entendu la réponse...

Elle inspire un grand coup, lui demande s'il a oublié ce qu'elle lui a dit.

Il est totalement désorienté, il n'imprime



B, comme n'ai-je besoin de te le rappeler, détail

plus. Il ne se souvient pas de ce qu'elle lui a répondu quelques secondes plus tôt.

Thérèse sait qu'elle n'a pas de temps à perdre : il est en train de faire un AVC ! Sa sœur aînée en a eu un il y a plusieurs années. Les symptômes n'étaient pas exactement les mêmes, mais elle sait qu'il ne faut pas traîner. Elle hésite ; ils sont à quelques kilomètres de Tarbes, une grande ville, elle choisit d'y amener son mari. Par pudeur peut-être, elle n'ose pas appeler le 15. À part ses réponses bizarres, François n'a aucun symptôme physique ; pas de douleur, pas de paralysie, rien. Il est juste totalement désorienté.

Les réactions de François lors de leur trajet vers l'hôpital lui confirment qu'elle a pris la bonne décision. À plusieurs reprises, il s'étonne d'un cortège de motards qui les précède, oubliant quelques secondes plus tard où ils vont. Tout est neuf en permanence pour lui.

Après quelques heures d'angoisses, un scanner, suivi d'un doppler, et les innombrables interro-

gations sur leur avenir à tous les deux après quarante-sept ans de mariage, sont balayés par le verdict. Elle qui se voyait déjà s'occupant d'un mari passé du jour au lendemain de l'état valide à celui de handicapé mental, éprouve un soulagement comme elle n'en avait pas le souvenir. Il n'a eu qu'un ictus amnésique, une perte de mémoire temporaire, qui peut survenir, le plus souvent, après la cinquantaine, avec de rares cas de récurrences d'après le neurologue, et jamais plus de quelques heures. Effectivement, entre-temps, François « imprime » à nouveau, il est désorienté de reprendre conscience à l'hôpital, réclame des explications, se retrouvant face à un trou noir mémoriel de quelques heures... Mais tout fonctionne à nouveau normalement.

Thérèse et lui ont été brutalement confrontés à leur besoin l'un de l'autre. Une angoisse qui les aura ressoudés, mais également mis face à leur fragilité.

B

MICHEL FORNÉ

1. Un grand huit laiteux inscrit en négatif l'instance (et l'insistance) de la lettre dans l'inconscient. On ne peut oublier que ce qu'on a un jour appris, c'est le B-A-BA du procès d'amnésie. B et A sont sur une table aux contours gris. B tombe à l'eau. Qui reste ? Ha ! Oui, mais est-ce si simple ? Deux trous superposés forment cette seconde lettre : s'agit-il du canon « double express » d'un fusil de chasse Browning, de deux orbites évidées, ou encore des narines d'un crâne penché sur le côté ? Être ou ne pas être... ? Et s'ils étaient, ces trous, placés sous la ceinture ? Ils m'évoqueraient alors l'adage ancien de Porphyre : « *Inter urinas et faeces nacimur.* » Un *memento mori* rappelant nos origines. « Nous sommes nés entre excréments et urines. » Pas de quoi avoir le spleen.

2. Ce jeu ouaté décliné autour du blanc navigue entre une couleur qui serait pleine de les contenir toutes et le vide « d'avoir un blanc », comme on dirait « zut j'ai un trou ! » C'est vers cette lacune que notre écrivain a mis le **cap**, pour utiliser un mot qui tombe à pic. Pour lui, le blanc y est plus organique. C'est celui de l'accident vasculaire dans la **tête**. Et il invitera à la table du petit déjeuner

l'étau cruel des moments d'anxiété. Une angoisse accompagnant « d'inoubliables » vacances, placées sous le sceau du vide de la vacance. Déficiência dans le cerveau comme dans un « Em-mental » fondu sur deux œufs pâlots qui se retrouvent au plat. Et hoplà ! Voilà que François redit en boucle les mêmes mots plats. Comme un enfant inquiet ou un traumatisé crânien, cet homme semble rester tout neuf dans chacun de ses refrains. « François, sois franc ! Tu t'fous d'moi dis ? » C'est peut-être ce que Thérèse préférerait pouvoir lui dire pour lui bousculer les rayures de son disque dur ? Mais sa femme ne peut éviter de (re)faire la douloureuse et brutale rencontre avec le manque.

Celui qui, sans prévenir, nous a déjà tous percutés un jour de son réel. Une assurance s'y dérobe, une certitude bat de l'aile. Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? À ces questions kantienne, l'horreur est invitée. Mais en fin de compte, plus de peur que de mal. Le blanc ne fut qu'*ictus* amnésique. Toujours un trou certes, tout aussi irréversible, mais aux conséquences bien moins problématiques.



B, comme n'ai-je besoin de te le rappeler, 2013, huile sur toile, SBD, 100 x 100 cm